



À DUBAÏ, UNE COP CRITIQUE

COP28 : la dystopique Dubaï à l'heure du greenwashing

CADEAU

La grande ville des Émirats arabes unis, qui héberge la COP28 du 30 novembre au 12 décembre, doit faire oublier son bilan carbone par habitant, parmi les plus élevés au monde. Experte en marketing urbain, la ville-État développe désormais des « écoquartiers » pour ultrariches qui font fureur.

Lucie Delaporte - 27 novembre 2023 à 15h42

L'annonce, l'an dernier, de la tenue de la 28^e Conférence internationale pour le climat (COP28) à Dubaï, dans l'un des pays les plus pollueurs du monde, avait fait l'effet d'une mauvaise blague. L'événement, qui va se tenir du 30 novembre au 12 décembre, sera donc assez ironiquement présidé par Sultan Ahmed al-Jaber, également dirigeant de la plus grande compagnie pétrolière et gazière des Émirats arabes unis (EAU).

Pour la ville-État qu'est Dubaï, c'est une consécration.

Après avoir construit l'image d'une capitale mondiale du divertissement – celle des pistes de ski en plein désert, des kilomètres de plages artificielles et de Dubaïland, parc de parcs à thème –, le nouvel axe du marketing urbain de Dubaï est, depuis une quinzaine d'années, le « développement durable » et « l'excellence environnementale ».

Un nouveau « city branding » audacieux pour la mégapole de verre et de béton de trois millions d'habitants – 10 % de nationaux –, qui n'était, avant la découverte dans les années 1960 des gisements de pétrole, qu'un modeste port de pêche.

Lors de l'Exposition universelle qui s'est tenue à Dubaï en 2021, la cité avait déjà bâti toute sa communication sur le « virage vert » d'un État où la ressource en pétrole est sur le point de s'épuiser. L'économie de Dubaï

repose d'ailleurs déjà essentiellement sur le tourisme et l'immobilier.

Le pays, qui s'est doté d'un ministère du futur, a promis d'investir 160 milliards de dollars pour devenir « *la ville la plus durable du monde en 2050* ».

Une gageure pour une mégapole assises sur les hydrocarbures, dont les habitants ont parmi la plus grosse empreinte carbone au monde (20 tonnes de CO₂/an, contre par exemple 13 tonnes pour les États-Unis) et consomment quatre fois plus d'eau que la moyenne mondiale.

Le site de l'Exposition universelle qui va accueillir la COP avait déjà vanté, à travers le pavillon Terra, toutes les avancées technologiques de l'émirat en matière de développement durable : ses « *arbres photovoltaïques* », ses techniques de pointe pour « *l'irrigation et le recyclage des eaux grises* », etc.

Une communication en revanche discrète sur les coûts carbone de construction de ce projet comme sur les finalités en matière de spéculation immobilière pour l'émirat.

Dès sa conception, l'émirat avait expliqué que le site était amené à être recyclé en « *ville du futur* » – Expo City –, un « *modèle d'urbanisme vert* », comme la décrit l'office du tourisme dubaïote, une « *ville* » sans voitures, à terme entièrement alimentée à l'énergie solaire, avec 45 000 mètres carrés de parcs et de jardins... et un « *bel écosystème commercial* », poursuit la brochure publicitaire.

Un urbanisme centré sur l'organisation d'événements

Pour le chercheur Roman Stadnicki, géographe spécialiste du développement urbain à Dubaï et maître de conférences à l'université de Tours, l'organisation de la COP dans cette ville est l'achèvement d'un modèle de développement urbain centré sur l'événementiel. « *L'événement est dans la matrice du projet territorial de Dubaï. C'est une ville-événement qui existe par des*

événements de renommée mondiale », détaille-t-il. Un choix motivé par la volonté d'apparaître sur la carte des villes globales.

La ville-État, paradis de la spéculation immobilière, parie ainsi sur la succession d'événements internationaux pour « *pérenniser le temporaire* ». Le fait que la COP28 se déroule sur l'ancien site de l'Exposition universelle est le point d'orgue de cette politique.

« *On voit que l'enjeu est de gérer l'entre-deux-événements. Il faut maintenir les gens sur place de manière ordinaire et le tout sur fond de transition écologique* », décrypte Roman Stadnicki.

Des quartiers d'habitation ont commencé à être construits et les villas haut de gamme d'Expo City sont vendues « *avec vue sur gazelles* », puisque le quartier comprendra une grande réserve naturelle où pourront s'ébrouer ces élégants animaux, poursuit le chercheur.

Pour obtenir l'organisation de la COP, Dubaï avait mis en avant la vitrine de « ville verte », Masdar City, à 20 kilomètres d'Abou Dabi. Initié en 2006, le projet de cette ville de six kilomètres carrés « *à faible émission de carbone* » devait s'achever dix ans plus tard. Il était destiné à placer les émirats dans la position de « *leaders mondiaux sur les énergies renouvelables* ».

Le cabinet du célèbre architecte britannique Norman Foster a élaboré les plans de cette ville modèle d'un urbanisme « écoresponsable ». Avec une grande tour des vents pour rafraîchir l'air et des moucharabiehs pour se protéger du soleil, Masdar City se voulait l'emblème d'une ville du futur capable d'utiliser les savoir-faire de l'architecture traditionnelle locale.

Ville modèle, ville virtuelle

Les EAU ont obtenu en 2009 que Masdar City accueille le siège de l'Irena, l'Agence internationale des énergies renouvelables, et le MIT de Boston y a installé une de ses antennes spécialisée sur le solaire et le dessalement de l'eau. Pourtant, hormis ces deux pôles d'activité et l'arrivée du siège de Siemens, Masdar City est largement restée dans les cartons.

La crise de 2008 et la faible demande ont eu raison du projet, et Masdar City s'apparente désormais à une ville

fantôme. La ville modèle reste en grande partie une « ville virtuelle », vendue à grand renfort de clips produits par l'agence de communication BCW... et qui ont permis à Dubaï de défendre sa candidature pour la COP28.

« *Cette politique de l'image est très ancienne dans le Golfe, où le projet urbain fait l'objet de campagnes publicitaires comme n'importe quel objet de consommation. Ces villes des Émirats sont un laboratoire de cet urbanisme de l'image* », souligne Roman Stadnicki. Une ville qu'on achète sur plan, et en l'occurrence d'après une vidéo d'images 3D, et qui peut-être ne sortira jamais vraiment de terre mais qui permet de faire affluer les capitaux vers la promotion immobilière.

Les clips que les publicitaires font circuler ne sont pas toujours validés par les architectes et les maîtres d'œuvre, ils ne sont pas toujours réalisables, mais l'important est de vendre du rêve urbain. À Dubaï, le marketing urbain est un pan important de l'économie.

La ville-État a basé son modèle sur la transformation de la manne des hydrocarbures en promotion immobilière à forte valeur ajoutée. « *Sous le règne de l'émir-PDG Cheikh Mohammed el-Maktoub, son despote éclairé [...], Dubaï est devenue la nouvelle icône mondiale de l'ingénierie d'avant-garde* », écrit Mike Davis dans *Le Stade Dubaï du capitalisme* (Les Prairies ordinaires, 2007).

Dubaï est aujourd'hui une collection de « cités » collées les unes aux autres et qui se développent en gagnant toujours plus sur les terres désertiques, grâce à la désalinisation massive de l'eau de mer, aux conséquences écologiques désastreuses.

Si l'émir a le dernier mot sur le développement urbain de Dubaï, ce sont des groupes privés qui font la ville en construisant ces quartiers fermés dont ils assurent souvent la gestion.

« *La première chose qui a été pensée a été le système d'autoroutes urbaines, des deux fois six voies qui permettent d'aller d'un quartier à un autre. Dubaï fonctionne avec des projets urbains en vase clos, explique Roman Stadnicki. La fragmentation urbaine et son corollaire, la ségrégation sociale, font partie du projet urbain.* »

Des communautés fermées « écolos »

De plus en plus préoccupés par l'environnement, ou en tout cas par le leur, les expatriés et les nationaux applaudissent la nouvelle communication verte de Dubaï, tant leur mode de vie est devenu aux yeux du monde le symbole de la démesure climaticide du capitalisme.

Le nouveau produit à la mode des promoteurs immobiliers de Dubaï est donc l'« écoquartier » où 4×4 et autres SUV n'ont pas droit de cité.

Une *gated community* (« communauté fermée ») pour riches apprentis écolos dont la Sustainable City est l'un des meilleurs exemples. « *Premier compound durable de Dubaï* », cet écoquartier est « *séparé de la route par une zone tampon où 2 500 arbres ont été plantés afin d'en purifier l'air* », peut-on lire [sur le site francophone Dubaï Madame](#). « *Si vous êtes sensible aux questions de l'écologie, ce nouveau quartier familial a été entièrement imaginé pour atteindre une consommation d'énergie nette zéro et propose de nombreuses initiatives pour consommer et vivre ensemble de manière plus responsable* », poursuit le site.

Inside Dubai's Sustainable City community: What makes it different

https://www.youtube.com/watch?v=W_btUwQrBxQ

Le promoteur vante un quartier composé de 500 villas et 46 appartements sur 46 hectares, alimentés par l'énergie solaire, où les habitants pourront faire du vélo dans un cadre verdoyant et entretenir, à loisir, leur potager urbain sous des « biodômes ».

Pour « *sauver les abeilles* », les familles peuvent acquérir une ruche et suivre son activité depuis leur smartphone. Sustainable City est un quartier ultrasécurisé où il n'est pas question de croiser les travailleurs immigrés asiatiques qui construisent Dubaï, encore souvent parqués dans des quartiers sinistrés ou des « camps d'hébergement » assez peu « verts ».

Des quartiers que ne visiteront sans doute pas les participants de la COP28. À Dubaï, ville-État parmi les plus inégalitaires au monde, on ne voit que ce que l'on veut bien voir, y compris des cités-mirages.

Lucie Delaporte

Boîte noire

Les photographies de cet article sont de Manuel Benchetrit, qui a travaillé aux côtés du chercheur Roman Stadnicki.
